

Mao-Tsé-toung. — Photo Brian Brake-Magnum.

# LA NOUVELLE RELIGION DE LA CHINE

**PAR JULES ROY**

DANS l'immense salle de l'Assemblée nationale, c'était la messe pontificale à Saint-Pierre de Rome. Le flot des invités débouchait des escaliers monumentaux, se divisait et gagnait les places numérotées. Généraux de l'Armée populaire, officiers cousus d'or des armées amies, danseurs des minorités nationales en habits coloriés, diplomates, mandarins aux visages

lisses, Africains en boubous, Algériens à l'œil critique, Vietnamiens réservés, tous, figés dans l'attente de l'heure solennelle, étaient tournés vers l'estrade au pied de laquelle la longue table d'honneur s'étalait, vide.

Chez nous, la *nervosité* régnait. Nous avions débarqué les caméras, mais le caméraman refusait de tourner parce qu'il n'avait pas pu reconnaître les lieux et manquait de lumière. Il disposait pourtant d'un téléobjectif et de pellicules dont l'émulsion s'accommodait d'un éclairage pauvre. En vérité, nous le sentions gêné par la présence d'autres équipes de prises de vues avec lesquelles il ne souhaitait pas entrer en compétition. Je comprenais la contrariété qu'il pouvait éprouver à ne pas disposer à lui seul des possibilités qu'offrait un tel cérémonial, mais les Chinois nous avaient laissé la liberté de nous déplacer, et un artiste devait savoir imposer son style à tout ce qu'il touchait. Il pouvait donc brosser le décor étrange de la fête, l'attitude des convives, le faste des colonnes d'or et des fleurs, et donner une idée de la discipline qui régnait.

En fait, après un instant de silence où la salle retint son souffle, lorsque les personnalités surgirent derrière Mao, un flot de lumière jaillit des murs truffés de projecteurs invisibles et inonda la salle tandis qu'une ovation éclatait, soutenue par l'*Hymne au Président*, joué par la musique.

Le caméraman bondit sur son siège, régla son appareil et filma les cinq mille invités debout, battant des mains et chantant. De la place où je me tenais, je vis à peine la silhouette grise de Mao glisser, répondre aux applaudissements par des applaudissements, puis s'asseoir. Le bruit cessa. L'orchestre attaqua un autre air et le repas commença dans une rumeur heureuse. Partout, on se levait, on choquait les verres, on portait des toasts. D'autres représentants de l'association avaient pris place à notre table. M. Tsai, notre guide, bougeait beaucoup, *saluait* des compagnons. Le silence se creusa soudain. Le président de la République, Liou Shao-chi, lut devant les micros une adresse dont le texte, imprimé en toutes les langues, nous avait été remis. Une litanie incantatoire, tour à tour rassurante et violente, lancée avec une sorte de cri de tête guttural, et qui ressemblait par moments à un chant. « Le peuple chinois soutient fermement... » avec une pause après « le peuple chinois ». *Chung-kuo ren-min*... Le peuple chinois soutenait fermement tous les peuples opprimés de la terre, les Noirs américains, les frères du Vietnam et menaçait l'impérialisme américain. Le repas reprit et s'accéléra. Au dessert, accompagné par sa cour de vassaux, Mao se leva et monta à son tour sur l'estrade sous les ovations et



les projecteurs rallumés. Il tendit son verre à la salle, feignit de serrer les mains de tous, et, avec toute sa suite, disparut.

La fête était finie, la communion accomplie sous la forme des espèces sacrées : le pain et le vin. Nos compagnons restaient sous le coup de l'apparition, comme frappés d'une stupeur extasiée. J'avais aperçu le dieu quelques minutes, dans toute sa gloire, auréolé d'un rayon de lumière. Il nous avait accordé la grâce de présider un banquet, de se prêter à quelques prises de vues débonnaires et s'en allait comme il était venu, happé par le nuage dont il avait fusé. En grand mystère, on pria certains invités de gagner un salon où ils purent le voir de près et lui toucher la main. Nous ne fûmes pas jugés dignes de figurer parmi ces élus.

### *L'idole vivante et ses adorateurs*

Le matin du 1er octobre, nous arrivâmes après de longs détours dans la ville en fête. A chaque arrêt, les figurants massés dans les rues se tournaient vers nous et acclamaient les hôtes étrangers venus honorer leur révolution. La place Tien-An-Men, c'était encore Saint-Pierre de Rome, le jour de Pâques, quand le pape apparaît à son balcon pour bénir la chrétienté. Des tribunes où nous avions pris place debout, à la gauche de la pagode impériale, il était impossible de dénombrer les fidèles qui se serraient au pied des portraits géants du marxisme - léninisme. Etaient-ils un million ? Des branches jaunes et rouges qu'ils portaient sur l'épaule composaient les dates du quinzième anniversaire sous le ciel gris et menaçant. Une musique de mille musiciens vêtus et gantés de blanc nous faisait face. La casquette retenue au menton par une jugulaire, les gardes rouges s'égrenèrent, d'un pas saccadé de robots, le long d'une haie d'honneur. Tout à coup, à 10 heures précises, le décor de la place frémit, et d'autres caractères apparurent que je me fis traduire : « Vive le président Mao. » Tous les visages se tournèrent vers la tribune tendue de rouge et d'or où, sans qu'on l'ait vu venir et sans escorte, la silhouette grise du dieu surgit. Le canon déchira les nuées basses. La musique attaqua l'hymne triomphal. Une acclamation gronda, tandis qu'un lâcher de ballons entraînant des banderoles montait vers le nord, comme des grappes d'obus de D.C.A. La voix du camarade Peng Chen, maire de Pékin, claqua dans les haut-parleurs, si forte qu'elle paraissait porter jusqu'aux extrémités de la ville, et célébra avec un ennui et une agressivité solennels la politique du parti et la gloire de son président. Puis le défilé commença.

Par rangs de cinquante, agitant fleurs de pêcher et plumets de couleur, brandissant des adresses socialistes : « Libérez



Photo Keystone.

Formose », « Sauvegardons le marxisme-léninisme », « Opposons-nous à la volonté d'agression des U.S.A. », « Vive la grande union des peuples », « Vive le président Mao », des femmes à jupe rouge avançaient, suivant de près la statue gigantesque d'un Mao dressé au-dessus de la foule, le bras tendu, le manteau rejeté en arrière par le vent, le masque churchillien. Au-dessus de son portrait, le dieu vivant regardait défiler sa statue et s'ordonner son triomphe.

Une autre musique débouchait, recouvrait un moment la première de l'éclat de ses cuivres, s'y enchevêtrait, s'en dépêtrait. Des meutes de jeunes pionniers hurlaient, scandaient un cri qui ressemblait à *Pater noster* et agitaient des couronnes ; des vols de pigeons obscurcissaient un moment la nue, tournoyaient à grands battements soyeux d'ailes; d'autres musiques approchaient, se télescopaient, s'éloignaient avec leurs tambours géants et leurs cymbales. Des masses énormes se bousculaient, repartaient en courant, vociféraient leur foi, poussaient des locomotives de carton, des chars fleuris sur lesquels évoluaient des voitures automobiles et des tracteurs sortant d'usine. A présent, toute l'avenue avançait, océan frénétique, hystérique, colossal,



cohorte immense d'écoliers encadrés par leurs maîtres et poussant, à leur signal, les hourras prévus, accrochés à leurs ballons aux nacelles ornées et à leurs rameaux d'arbres en fleur, monotone à force de sagesse et de naïveté, offrant au dieu leurs choux, leurs fruits, leurs oies, leurs cochons géants ou leurs vaches au pis gonflé. Tout le peuple chinois déferlait en armées compactes et syndiquées, qui représentaient les ouvriers de toutes les usines, les paysans de toutes les communes, les fonctionnaires de toutes les administrations, les conducteurs de train et d'autobus, les universités de toutes les villes, les minorités ethniques, les bonzes bouddhistes avec leurs feuilles de lotus, les Coréens et les Mongols mimant, sous la petite pluie qui les douchait, la joie patriotique, la fidélité à la mère patrie, l'ardeur au travail, l'honnêteté. Que fallait-il tourner, que pouvait-on négliger ? Seuls, les opérateurs chinois disposaient de moyens qui leur permettaient de travailler avec aisance. Une place fixe et des vues limitées engendraient pour les autres une monotonie insoutenable.

Une haie de drapeaux rouges marqua, après soixante-dix minutes de ce charivari, la fin du passage des masses. Une pause donna de l'espace à ce qui allait suivre. Alors, derrière une nouvelle musique déchaînée, par bataillons serrés, image de la Chine pure et dure, la milice s'ébranla, au coude à coude, la tête haute, tenant contre son cœur les mitraillettes, les bazookas et les mortiers, et déclenchant, à quelques mètres des tribunes, le pas de l'oie ostentatoire, le choc des semelles sur la chaussée et le hurlement d'un hourra. Fantassins, parachutistes, troupes de choc se ruaient avec un ordre terrifiant qui chassait loin devant eux les hordes puériles que nous avions vues avec ennui. Cette fois, ce n'était pas le froid qui me faisait frissonner, mais cette jeunesse qui se préparait avec fougue aux combats, et, loin de les redouter, paraissait les appeler. Devant ces visages-là, on n'avait plus envie de sourire. Aux fleurs succédaient les armes. Dans toute la Chine, la milice comptait vingt millions d'hommes et de femmes. Cette armée d'amateurs, qui ne coûtait que l'armement qu'on lui confiait, représentait l'armée régulière qu'on ne voyait jamais, qui montait la garde aux frontières et s'entraînait à une Longue Marche qui n'avait pas de fin.

Pour dissiper le malaise que cette brutale apparition fit peser, suivaient la littérature et l'art, les chœurs chantant la paix, les groupes de danseurs déguisés en tournesols et en moissonneurs, encadrant une nouvelle statue du dieu Mao, debout, en veston, la main derrière le dos, avec l'air pensif et doux du poète, génie universel tenant lieu de tout et guidant son peuple de paysans, d'artistes et de danseurs jouant

avec leurs rubans de soie, leurs éventails ou leurs castagnettes. A la furie guerrière succédaient les ballets de l'amour, le chatoiement et le miroitement des couleurs, la beauté souple des athlètes olympiques, des nageurs à demi-nus, des aviateurs et des montagnards.

Mille drapeaux rouges fermaient la marche. La musique en gants blancs s'avança face à la tribune. Des pétards claquèrent. La place éclata. Le dieu s'approcha de son balcon, en pardessus gris, fit à son peuple la grâce d'un signe, agita sa casquette aux côtés d'un roi nègre et disparut sous les hurlements. Il était midi. La pluie tombait plus fort.

### Une fureur d'iconoclaste

En silence, nous partîmes à la recherche de nos voitures.

— Ce n'est pas un président que vous avez, dis-je à M. Tsai.

Il me regarda, étonné.

— Que ferez-vous de lui quand il mourra ? ajoutai-je. Vous creuserez pour lui un nouveau tombeau des Ming ?

Les coulisses du défilé étaient mornes, les fleurs, les sourires et les costumes fripés ; l'eau détendait les tambours.

— Le président se fera sans doute incinérer, dit Tsai, et il sera déjà remplacé quand nous saurons qu'il n'est plus là.

Pour l'instant, les statues de l'idole déambulaient encore dans les banlieues, avec leur escorte de musiciens et de danseurs. De leurs yeux vides, elles regardaient le peuple attiré par le spectacle. Où s'arrêteraient-elles ? Dans quelle salle du trône ou dans quelle pagode les remiserait-on avant le prochain triomphe ? Qui les gardait ? Venait-on brûler devant elles des baguettes d'encens comme devant les statues de Bouddha ?

Le dieu vivant s'en était allé sans que personne l'ait vu. Dans une voiture aux rideaux fermés ou par l'un de ces canaux souterrains qui traversaient l'ancienne cité interdite et la ville ? Bienfaiteur, père, pensée suprême, dispensateur des vérités, ordonnateur des saisons, maître des armes, des moissons et des semailles, c'était lui qu'on invoquait et remerciait à présent pour ce qu'il donnait ou ne donnait pas, car il incarnait aussi la sagesse souveraine. Prophète, messie, empereur et dieu, c'était beaucoup. Tout à coup, j'eus peur.

Mon ami Tsai se tut. Le silence s'installa entre nous. Nous nous quittâmes fraîchement.

Je me hérissais contre les hagiographes de Mao et contre le culte du nouveau Bouddha vivant. A l'ancien on avait élevé des temples ; tous les édifices publics servaient de sanctuaires au nouveau devant qui on brûlait aussi des baguettes d'encens. Mais alors qu'on pouvait répondre au sourire de l'ancien par quelque excuse ironique, la moindre marque d'irrespect envers le nouveau conduisait aux galères des communes populaires ou aux prisons. Mon ami Tsai se moquait de moi quand je disais que je croyais au Christ, et il n'osait même pas toucher la châsse de verre où, à Changcha, on conservait la table de travail de Mao ; il avait envie de boire au puits où l'on disait que Mao s'aspergeait d'eau froide, le matin, et de monter sur la colline où Mao courait sous la pluie pour endurcir son corps. Cette religion m'exaspérait. Ce culte des ancêtres remplacé dans les demeures les plus humbles et jusque dans les cellules des bonzes par le culte de Mao m'indignait. Si grands qu'ils fussent ou eussent été, les hommes restaient capables d'erreur. J'étais tout prêt à saluer le cou-



Magnum-Photos

rage et l'intelligence de Mao ; je refusais de m'incliner devant l'idole et je sentais, devant tant de statues, de bustes et de portraits de Mao, monter en moi une fureur d'iconoclaste.

### *L'Église de Chine et Mgr Tchang*

J'AVAIS demandé à voir l'évêque Tchang Chia-chu, inféodé au régime. On m'avertit un soir que je pourrais assister à la messe le lendemain matin et qu'il me recevrait ensuite. Je demandai à quelle église nous allions. On me répondit qu'on n'en savait rien.

Sur la fiche de renseignements du formulaire des visas, en face de la question : « A quelle religion appartenez-vous ? » j'avais écrit : « Catholique. » Tandis que nous traversions la ville qui s'éveillait en dansant le ballet du sabre, mon ami Tsai s'enquit soudain si j'étais croyant. Simon, s'il m'avait interrogé, m'eût bien embarrassé. J'aurais répondu : « J'ai été élevé au séminaire. Je ne pratique plus la religion catholique, mais je sais tout ce que je lui dois. Je ne renie pas mes dettes. Je défendrai toujours le Christ quand on l'attaquera. » Devant la question m a j e u r e, j'aurais hésité par crainte de me fournir à moimême une réponse qui m'eût engagé trop loin à mon gré. Je voulais croire encore à la communion des saints, à l'église, à la résurrection des morts, à la parole de Dieu, au pain et au vin transformés en nourriture sacrée, mais je n'aimais pas le faste pontifical et les splendeurs liturgiques. L'Eglise que j'appelais était celle des pauvres et des persécutés.

A mon ami Tsai, je ne sais quel réflexe me fit répondre oui sans hésiter. Par bravade, sans doute, ou par besoin d'afficher que je reconnaissais le Christ comme maître. Pour Tsai, toutes les religions se confondaient avec les superstitions que le régime avait combattues ; elles appartenaient à l'obscurantisme, et il s'étonnait qu'un esprit comme le mien y fût attaché. Je me libérai du brusque désir de proclamer que je n'étais pas un athée et de préférer le Christ à Karl Marx. Je confessai le Christ mort sur une croix parce que les Chinois attendaient de moi un reniement. Tsai n'insista pas.

— Vous croyez bien à la vérité universelle du marxisme-léninisme, ajoutai-je, et aux vertus de Mao Tsé-toung. Souffrez que de mon côté je préfère l'Evangile que vous n'avez jamais lu.

Trois cents fidèles environ, des hommes et des femmes de tout âge, assistaient à la messe, ce jour de semaine. Un jeune prêtre aux traits d'une grande douceur m'accueillit et s'agenouilla derrière moi. Après la messe, on nous conduisit dans un salon de l'évêché tout proche, que le soleil inondait. Les fenêtres donnaient sur un petit jardin plein de roses où le jet d'eau d'une fontaine dessinait des circonvolutions et des renversements étranges. Flanqué du jeune prêtre qui m'avait reçu et d'un autre, plus âgé, à l'air sec et méfiant, tous deux en habit laïc, l'évêque arriva en soutane noire avec chaîne et croix d'or, barrette, ceinture et bas violets, l'anneau pastoral au doigt. Il avait un visage triste et digne. Il me fit asseoir près de lui sur un canapé que dominait le portrait de Mao, à côté d'une statue de la Vierge.

— J'ai éprouvé un sentiment d'enthousiasme quand j'ai appris que des amis français visitaient l'Eglise catholique en Chine, me dit-il. Nous sommes prêts à dire la vérité au monde.

Il me pria de poser d'abord mes questions pour lui permettre de les étudier. Je voulais connaître la situation de la chrétienté de Changhaï et les raisons du désaccord avec Rome. L'évêque passa d'abord la parole au jeune prêtre qui me parut jouir d'une grande autorité. J'étais dans la paroisse de Zi Kawei qui comptait quatre mille des cent mille fidèles du diocèse de Changhaï. Plus de soixante-dix prêtres exerçaient leur ministère dans douze églises.

L'évêque ajouta que les missionnaires étrangers assuraient

La Chine nouvelle est en marche. — Photo Cartier-Bresson-Magnum.



autrefois que le régime communiste détruirait la religion catholique. Cette crainte s'était montrée vaine.

— Nous avons été trompés, dit-il d'une voix ferme. Les communistes, j'en témoigne avec mes prêtres, ont prouvé qu'ils respectaient notre foi et nous laissaient une liberté totale.

Le jeune prêtre m'indiqua que les paroisses vivaient de la location de propriétés cédées à l'Etat et des offrandes des fidèles. En 1956, un typhon renversa la croix d'un clocher. Le gouvernement aida à la remettre en place. Les prêtres jouissaient des mêmes droits que tous les citoyens. Beaucoup d'entre eux étaient élus à des fonctions de délégués. On célébrait deux messes chaque jour et quatre le dimanche. La vie religieuse n'avait jamais été interrompue.

L'évêque ajouta que les informations les plus fausses couraient sur l'Eglise de Chine, et qu'il s'agissait là d'un complot du Vatican allié à l'impérialisme américain et fomenté par des prêtres réfugiés à l'étranger après avoir commis des crimes contre la Chine. Quant à la séparation avec Rome, c'était une question très compliquée. Le Vatican reconnaissait le régime de Tchang Kaï-chek, interdisait la lecture des journaux communistes et l'adhésion au parti. Le curé à la longue mine revêche et cafarde demanda la parole pour affirmer que les missionnaires étrangers avaient combattu la réforme agraire et l'aide à la Corée pendant la guerre d'agression américaine. Le supérieur de la Compagnie de Jésus avait recommandé de ne pas participer à la réforme agraire et interdit aux catholiques de s'engager dans l'armée sous peine d'excommunication.

Le jeune prêtre poursuivit :

*Sur les difficultés et le mode particulier du christianisme chinois, il vaut probablement mieux conclure avec le P. Lelong, qui est allé, lui aussi en Chine.*

— Mes compagnons et moi avions pu obtenir de la part de nos interprètes qui « veillaient sur notre santé » de visiter la cathédrale de Changhaï, naguère desservie par des Jésuites français. Nous y fûmes accueillis par deux prêtres, vêtus de pantalons légers et d'une longue veste noire à col droit. Ceux-ci avaient reçu l'ordre de nous recevoir. L'un était, paraît-il, évêque. Il demeura le visage fermé. Il semblait très gêné par notre visite. Je lui demandai quels furent ses maîtres. L'interprète traduisit la question et la réponse : « Des professeurs chinois. »

Devant le Saint-Sacrement, je fléchis le genou en même temps que l'évêque et son collaborateur. Avant de quitter l'église, je me suis tourné vers le prélat, et lui dis en latin, devant les interprètes, l'oreille tendue : « L'Eglise est dans une grande affliction à cause de ce qui se passe en ce moment en Chine. Pourtant, je puis vous dire que nous ne pensons jamais à vous comme à une Eglise séparée. »

L'évêque ne desserra pas les lèvres.



Pour fêter l'anniversaire de la Chine populaire, ces jeunes femmes exécutent la danse du lotus. — Photo Keystone.

— Beaucoup d'évêques étrangers expulsés conservent leurs titres apostoliques à Hong Kong et attendent là leur retour dans leur diocèse. Les catholiques chinois éprouvent une grande indignation à l'égard du Vatican lorsqu'il cautionne de telles pratiques ou demande à l'évêque de Formose de soutenir le régime de Tchang Kaï-chek. Cela est inadmissible de la part de l'Eglise. Pourquoi le Vatican témoigne-t-il une telle hostilité contre nous ?

L'évêque se torturait les mains et semblait très éprouvé. Tsai, accablé d'ennui, se curait le nez.

— En 1932, dit l'évêque, le Vatican a reconnu le Mandchoukouo avant l'Allemagne et l'Italie fasciste. Il encouragea les prêtres à prier pour l'empereur du Mandchoukouo.

Soudain, je l'entendis, d'une voix fulminante, parler en français.

— Là, nous constatons que le Vatican agit contre l'esprit du Christ. En tant que religieux, c'est l'esprit du Christ qui nous guide. Nous ne pouvons accepter l'oppression du Vatican.

Il ne dit jamais Rome, et, dans sa bouche, le mot Vatican devenait un mot chinois, une imprécation monstrueuse : *Fa Ti-kan !*

— Le Vatican adopte cette attitude à l'égard de l'Eglise de Chine. Ce n'est pas juste. Si nous nous inclinions, nous deviendrions traîtres à notre pays et nous irions contre les commandements de Dieu qui nous ordonne d'aimer notre pays. C'est pourquoi nous nous dressons contre le contrôle du Vatican. L'impérialisme américain s'exerce partout dans le monde. Pourquoi le Vatican ne le condamne-t-il pas ? Où est la justice du Vatican ? Où est son esprit de Dieu et son catholicisme ? Tout ce que nous faisons, nous le faisons pour la justice, selon l'esprit de l'Eglise et les commandements de Dieu. Nous n'avons aucune crainte de l'avenir. Nous ne nous sommes jamais éloignés de l'esprit de Dieu et de l'Eglise.

Il se tut, épuisé, mais victorieux, tel un lutteur qui vient de terrasser son adversaire. Je restai bouche bée, regardant son beau visage dressé, encore secoué par des tressaillements de colère. Puis il se racla la gorge longuement et cracha dans le crachoir proche de lui. Je n'avais plus songé à prendre des notes. J'ai relevé le texte de sa déclaration sur une bande magnétique.

J'eus l'audace de demander s'il me serait accordé la faveur que j'avais sollicitée aussi de rencontrer l'évêque légitime de Changhaï en détention pour espionnage. Ce fut le jeune prêtre qui me répondit :

— L'ancien évêque est un contre-révolutionnaire. Il a trahi son pays. Il n'est plus l'évêque légitime de Changhaï. Notre évêque légitime est Mgr Tchang.

Dans la voiture, Tsai me demanda pourquoi je n'avais pas communié avec la cinquantaine de fidèles qui s'étaient approchés de la table sainte. Exactement, il me dit d'une voix rigolarde :

— Pourquoi n'avez-vous pas participé au repas sacré ?

Il m'énervait, Tsai.

— Ce serait trop long à vous expliquer, dis-je. Pour cela, il faut être en ce que nous appelons l'état de grâce, figurez-vous. Un peu comme vous lorsque vous vous préparez à entendre la parole de Mao Tsé-toung. Je ne me crois pas digne de recevoir mon Dieu.

Il éclata d'un gros rire épais.

— Moi je n'y connais rien, dit-il.

Texte extrait de : *Le voyage en Chine,* par Jules Roy (Julliard, éditeur.)

---

*Lecteurs d'*Ecclesia, *songez à nos missionnaires qui luttent contre toutes les idolâtries, menant le plus dur combat dans des conditions souvent très pénibles. Vous pouvez les soutenir, en créant un lien tangible : abonnez-les à la revue* Ecclesia. *Des lettres de ces missionnaires nous apportent chaque jour le témoignage de leur joie et de leur reconnaissance.*